



MARTIN  
TALBOT

STANKE

CETTE  
CONFUSION  
SERA  
SUPERBE

# SARAH



Le cimetière Notre-Dame-des-Neiges n'est plus qu'à deux coins de rue. L'idée de s'y rendre, Sarah l'a eue ce matin en relisant les premiers vers du recueil de poèmes d'Huguette Gaulin.

*où sommes-nous  
le quart déserteur ajoure l'insolite*

*il chuchote  
entre mes cheveux ses doigts  
nous serions « unter den linden »*

*rideau  
cette confusion sera superbe*

*n° 588  
cimetière de la Côte-des-Neiges*

*le soleil ronge aérolithe à cinq heures*

En mettant sa main devant ses yeux pour se protéger du soleil, Sarah retrouve, au creux de sa paume, le numéro du lot qu'elle a écrit entre sa ligne de vie et sa ligne d'amour. Elle n'avait jamais remarqué que les siennes étaient parallèles. Elle a déjà lu quelque part qu'il est très rare que ces deux lignes ne se coupent pas. Est-ce à dire que l'amour ne croisera jamais son chemin de vie ? Elle est pourtant en couple avec Max. Elle l'aime. Lui, l'aime-t-il comme il le prétend ?

Dernièrement, le geste ne rejoignait que trop peu la parole. Après dix mois de vie commune, Sarah avait l'impression que son amoureux prenait ses distances.

— On s'aime-tu encore ?

Elle aurait dû dire « M'aimes-tu encore ? », mais elle voulait inclure Max dans sa réflexion personnelle. Ils devaient se poser la question ensemble.

— Sérieux ?

— Quoi, sérieux ?

— On peut-tu avoir un fucking break des fois ?

S'était ensuivie une discussion assez désagréable.

Il y a deux semaines, Max et Sarah ont décidé de mettre leur relation sur pause. Leurs querelles devenaient trop intenses. Ils allaient réfléchir, chacun de son côté.

Max a quitté l'appartement pour s'installer à trois rues de là, chez un ami, le temps d'avoir les idées plus claires. Celles de Sarah sont pour l'instant embrouillées et ailleurs : elle est passée tout droit.

Elle revient sur ses pas.

## BENOÎT



À cette heure, Benoît devrait être chez lui en train de se préparer, de relire les textes qui ont été distribués aux comédiennes et de se concentrer sur ce qu'il voudra leur donner comme indications de jeu pour les auditions de demain. Il s'en va plutôt rejoindre son frère. Il ne s'est pas donné le choix. Il serait absurde de ne pas lui venir en aide alors que c'est en partie pour lui qu'il a écrit et qu'il va faire son film. Pour se racheter, d'une certaine manière. C'est compliqué.

Il ne peut s'empêcher de penser au déroulement probable de la rencontre. Sa seule certitude, c'est qu'il aura un choc en le voyant. Il sait que le passage du temps fait des ravages sur le corps des gens qui ont des vies aussi éprouvantes que celle de Daniel.

Il s'inquiète tout à coup. La femme de son frère lui a-t-elle dit qu'il venait ? Au téléphone, quand il lui a parlé ce matin, elle était confuse : bien que la condition mentale de sa belle-sœur soit plus stable que celle de

Daniel, il est toujours difficile d'obtenir des réponses claires avec elle.

— Mais là, vous dormez où ?

— Moi, dans un gîte.

— Pis Daniel ?

— On a besoin d'argent.

— Oui mais Daniel, il dort où ?

— Il faudrait que tu nous aides.

— Mais Daniel ! ? !

— On a vraiment besoin d'argent.

Benoît avait mis fin rapidement à ce dialogue de sourds. Il leur avait donné rendez-vous au McDonald's de la rue Sainte-Catherine, coin Saint-Christophe.

Ce resto, il le connaît bien. Il passait souvent devant quand il habitait le quartier. De l'extérieur, il le trouvait sale et glauque. Comme la situation s'est peu améliorée depuis trente ans dans ce secteur de la ville, l'endroit n'a pas beaucoup changé. Il sert toujours de refuge aux itinérants en mesure de s'offrir un café, le temps de se réchauffer quand il fait trop froid dehors.

Comme aujourd'hui.

Benoît s'arrête pour reboutonner sa veste. Alors qu'il reprend le pas, une feuille d'érable tombe devant lui en vrille, lourde, comme un corps mort. Il suit sa chute du regard. Elle s'écrase à ses pieds pour en rejoindre une centaine d'autres. Le tapis de feuilles mortes, d'un rouge vif, ressemble à une immense mare de sang. Benoît l'enjambe sans réfléchir.

Le soleil dans le dos, il avance dans le sillon de son ombre, qui s'allonge devant lui et qui trace le chemin

à suivre comme un brise-glace. Son étrave est solide :  
il en a vu d'autres.

## NICK



Les membres des Backstreet Boys ont été à même de constater qu'ils avaient toujours la cote dans la métropole : une horde de fans dans la trentaine les attendaient à l'entrée de l'hôtel Nelligan dans le Vieux-Montréal. C'est Nick Carter qui a été le premier à réussir à se faufiler pour entrer.

Maintenant seul dans sa chambre, il fixe un panier d'osier qui déborde de provisions sur la table basse. Dans une petite boîte métallique se trouvent des enveloppes contenant des sachets de thé et de tisane. Pas de café. Tant mieux, il a arrêté d'en boire. Il consommait à outrance des boissons énergisantes avant chaque concert. L'apparition de palpitations cardiaques a été suffisante pour sonner l'alarme.

Il prend au hasard une enveloppe de tisane, la déchire, en respire le contenu. Du tilleul ? Son cellulaire émet un son de clochette. À l'écran, un nouveau texto de son frère. Il s'attend au pire : après une suite

de messages incompréhensibles, envoyés un peu plus tôt, Aaron continue sa grande purge.

I'm not crazy you  
are  
All your fault  
Your wife and you

Deux textos auparavant, son jeune frère menaçait de mort la femme de Nick et son enfant à naître, en dix mots. Le voilà maintenant qui en remet. Nick lâche un « Fuck ! » bien senti. Aaron est vraiment en train de perdre la carte. En pleine tournée mondiale du grand retour des Backstreet Boys, le chanteur a d'autres choses à faire que gérer à distance la santé mentale de son frère.

Abattu, Nick se laisse tomber sur le lit, de tout son long. Il expire bruyamment par le nez, fixe le plafond. La lumière clignotante du détecteur de monoxyde de carbone attire son attention.

Un avertissement.

Nick se sent coupable. Est-il responsable de la chute de son jeune frère ? Aurait-il pu la prévenir ? Aurait-il dû faire quelque chose pour l'empêcher de sombrer ? Mille et une questions, toutes plus inutiles les unes que les autres, en moins de deux secondes, lui traversent l'esprit, comme un éclair sans génie. Il sait qu'il se tape sur la tête inutilement.

Il se passe la main dans les cheveux, arrête son geste, sec, comme pris dans un filet noueux.

## DANIEL ET NATHALIE



Daniel est attablé seul au restaurant. Il envisage, fébrile, son Joyeux festin qu'il a payé grâce à l'argent qu'un bon samaritain a déposé dans le creux de sa main. Il plonge celle-ci dans la boîte qu'il vient d'ouvrir. Il en sort un mini burger. Il salive. Deux grosses bouchées et c'est déjà la fin. Son bonheur aura été de courte durée. La promesse en l'air d'une joie festive le laisse sur sa faim.

Il regarde vers le comptoir de service. Il retrouve la jolie caissière qui l'a servi plus tôt. Elle s'occupe d'un nouveau client. Le visage de Daniel s'illumine quand il voit qu'elle pose les yeux sur lui. Il lui sourit. Elle détourne le regard. Il ne s'en formalise pas. Il sort de sa poche de veston son stylo et son petit cahier. Il note.

*la fille, caissière  
brunette me sourit*

*le soleil va se coucher  
quelle heure ?  
j'ai pas de montre- moi les tiens*

Une femme dans la cinquantaine sort des toilettes et vient s'asseoir devant Daniel : c'est Nathalie, son épouse. Elle le regarde faire.

— Est-ce que tu écris sur moi ?

Daniel ne répond pas. Il lève plutôt les yeux sur la caissière. Nathalie s'en rend compte. À peine installée, elle s'emballe déjà.

— Pourquoi tu la regardes ? Je suis plus belle qu'elle. Elle est laide. Dis-moi que je suis plus belle. Arrête de la regarder. Je suis plus belle. Je suis mince. Elle est grosse. Je suis la plus belle. Dis-moi que je suis plus belle. Arrête de la regarder. Je suis plus belle. Je suis mince. Elle est grosse.

Sa litanie n'a pas de fin. Elle franchit, sans invitation, le seuil de la tolérance. La situation serait pour quiconque intenable. Pas pour Daniel. Il fait de l'apnée auditive. Il a développé cette technique de fuite stationnaire. Être ici et ailleurs à la fois. Ce don d'ubiquité, il en est maître. Il nourrit la bête par son silence. Le problème de Nathalie ne concerne qu'elle. C'est ce qu'il croit.

# SARAH



Tout juste arrivée, Sarah est déjà découragée. Elle ne s'attendait pas à ce que sa recherche dans le cimetière soit si compliquée.

Elle aperçoit, non loin, un employé d'entretien qui s'affaire à souffler les feuilles mortes pour libérer le chemin. Elle reste là à le regarder faire. Le vent qui se lève contrecarre les plans du pauvre homme : les feuilles s'éparpillent de plus belle.

Il rage, agacé.

Elle sourit, amusée.

Devant Sarah, une feuille se pose sur une pierre tombale, celle du petit Samuel (1978-1982). Mort naturelle ? Accidentelle ? Pour un instant, elle se met à la place des parents et imagine leur souffrance. Les enfants ne doivent jamais partir avant. Ce n'est pas dans l'ordre des choses.

Des enfants. Sarah sait qu'elle en veut. Pas maintenant. À vingt-cinq ans, c'est trop tôt. La stabilité, elle attend de l'atteindre. Des images lui reviennent en

tête, contre son gré. Celles de sa dernière dispute avec Max. Dans cette relation, toujours des excès, des cris et des pleurs, suivis d'une accalmie. Le biorythme de son couple est épuisant. Qu'est-ce qui ne fonctionne pas ? Sarah se remet toujours en question dans ses relations.

C'est sain.

C'est épuisant.

Et si c'était tout simplement la force du destin ? Les deux lignes de sa main, celle de l'amour et celle de la vie, brisées par une autre, celle de la chance. Sarah en a si rarement quand elle est en couple. Ses deux dernières relations avant Max ont été difficiles.

Elle était prête à aimer, beaucoup.

Elle donnait tout, passionnément.

Elle croit préférer les garçons indépendants, à la folie.

Sait-elle ce qu'elle cherche en amour ? Pas du tout.

Elle chasse de son esprit ces images d'histoires chaotiques. Un vent de sérénité la traverse et fait disparaître ce nuage gris. Un sentiment de bien-être l'envahit. Elle se surprend même à sourire de nouveau. Elle veut croire que tout reviendra comme au début avec Max. Elle voudrait tant revivre cette fébrilité, celle de retrouver l'être aimé à la fin d'une trop longue journée sans le voir. Des milliers de papillons au ventre tellement ça fait mal.

Pourquoi aimer souffrir ? Elle se le demande constamment.

Aimer.

Souffrir.

Elle n'est pourtant pas masochiste.

Max et elle ne sont pas les premiers à vivre des moments difficiles. Ils seront forts et feront des efforts. Ils ne feront pas comme tous ces gens qui partent en courant au premier désaccord. Ils ne feront pas partie des statistiques, celles qui les classent déjà parmi les sans-avenir. Ils les feront mentir. Ils travailleront sur ce qui ne va pas dans leur couple. Oui, voilà ce qu'elle dira à Max la prochaine fois qu'elle le verra.

— Vous avez l'air perdue. Je peux peut-être vous aider ?

L'employé d'entretien s'approche.

— Je cherche le lot 588.

— Celui de Nelligan ?

# MANU



Dans le hall de l'hôtel qui porte son nom, aucune mention de lui. Manu, qui vient d'entrer, le remarque. Elle trouve que l'occasion aurait été belle de donner aux touristes la chance de découvrir ce poète de renom.

Le bar de l'hôtel est au fond à gauche. Elle avance et y pénètre. Deux hommes en costume sont assis à l'une des tables. Ce sont les seuls clients : elle est donc la première arrivée. Elle regarde sa montre. Il est 17 heures. Elle est arrivée beaucoup trop tôt.

Elle décide de s'asseoir au comptoir. Le barman ne l'a pas vue : il prépare une consommation, de dos. Elle observe les alentours. L'endroit est poussiéreux mais chaleureux. Claudia aimera sûrement le lieu. C'est Manu qui l'a choisi : les deux jeunes femmes de trente ans s'amusent à prendre un verre dans des bars d'hôtel. Elles ont commencé ce jeu il y a quelques mois, lasses de toujours sortir au même endroit et de croiser les mêmes têtes.

Le barman s'approche de Manu.  
— Bonjour !

# BENOÎT



Benoît repère rapidement son frère par la vitrine du McDonald's. Le visage émacié, une peau crevassée par une acné juvénile mal soignée, les yeux vitreux, les pupilles dilatées, les cheveux en bataille et clairsemés, une hygiène en friche, une enveloppe charnelle mille fois timbrée qui ne va nulle part, une poste restante non rassurante, comme une bombe à retardement dans un colis suspect abandonné. Daniel n'a finalement pas tant changé. Mais où est Nathalie ?

Benoît le regarde griffonner dans un petit cahier. Il repense aux premiers écrits de Daniel qu'il avait lus, trente ans plus tôt, lors d'un des déménagements improvisés de son frère. À cette époque, il en était déjà à son huitième. Toujours le même scénario : après quelques mois de loyer impayé, le propriétaire le sommait de partir.

Cette fois-là, pendant que sa mère et lui mettaient tout ce qu'ils trouvaient dans des sacs à ordures, pas pour jeter mais pour récupérer ce qui pouvait être

sauvé, Benoît était tombé sur un des carnets de son frère. Il l'avait ouvert pendant que Daniel avait la tête ailleurs.

*il est 9h41  
belle blonde m'a regardé      dans l'autobus  
je la suis  
je suis elle et moi  
un couple*

La forme était surprenante, plutôt belle. Un grand contraste avec l'endroit où vivait Daniel.

Benoît avait réalisé dans quelles conditions de précarité et d'insalubrité vivait son frère. L'odeur de cigarette dans le petit studio était suffocante.

En se dirigeant vers la fenêtre pour aérer la pièce, il avait failli mettre le pied dans un cendrier plein à ras bord, autour duquel le plancher de bois était moucheté de taches noires. On aurait dit une fleur aux pétales brûlés. Lui était alors revenu en mémoire un souvenir d'enfance : l'odeur de brûlé lorsque Daniel et lui gravaient des fleurs par méthode de pyrogravure sur des planchettes de bois en suivant un tracé. Son frère, concentré et appliqué, passionné d'art et de beauté. Ici, quinze ans plus tard, des brûlures décoraient aléatoirement le sol.

Rien d'artistique.

Benoît se souvenait du moment exact où il avait compris que le plus dur était à venir pour Daniel. Il était alors chez sa mère pour parler du sort de son frère. À l'époque, celui-ci ne se lavait plus, ne prenait plus

ses médicaments et quittait la réalité jour après jour, un pas à la fois.

Avec sa mère, il avait appelé les services de santé pour demander de l'aide. On lui avait répondu que, comme Daniel était majeur, ils ne pouvaient rien pour eux ni pour lui sans son consentement.

Daniel était libre de faire ce qu'il voulait de sa vie.

Libre de se détruire s'il le voulait ?

— Mais il va mourir si on fait rien !

Pour sa mère, le constat était accablant.

Benoît y repense, là, devant la fenêtre du McDonald's.

Son frère, une épave à la dérive qui menace à tout moment de couler sous les yeux indifférents de tous.

Trente-cinq ans que Benoît voit Daniel dépérir, impuissant.

Trente-cinq ans à maudire ce mot :

d-é-s-i-n-s-t-i-t-u-t-i-o-n-n-a-l-i-s-a-t-i-o-n

Vingt-quatre lettres. Il les compte pour se calmer.

a-n-t-i-c-o-n-s-t-i-t-u-t-i-o-n-n-e-l-l-e-m-e-n-t

Vingt-cinq : une lettre de plus.

C'est son frère qui lui a appris ce mot le plus long de la langue française. Daniel avait dix ans, Benoît sept.

Bien avant que tout bascule.

Son frère, le petit garçon studieux et surdoué.

Son frère, généreux.

Son frère, hypersensible.

Son frère, différent.

La cloche sonne. Des élèves sortent à pleine porte de l'école. Deux jeunes filles dans la classe de Daniel font partie du lot. Julie glisse un secret à l'oreille de sa meilleure amie. Celle-ci se met à rire aux éclats. Par

un effet d'entraînement, Julie s'esclaffe à son tour. Les filles passent devant Daniel, qui attend au bas de l'escalier. Du haut de sa préadolescence, Daniel sourit à Julie, de toutes ses dents, blanches et belles.

— Allô Julie ! Ça va bien ?

Elle fronce les sourcils, comme on fait face à une situation étrange et surprenante. Elle ne répond pas et passe son chemin. Plus loin, les deux filles éclatent de rire. Daniel reste en plan.

Benoît, qui descendait les marches, a tout vu. Il ressent de la compassion pour son grand frère. Même s'il n'a que sept ans, Benoît est conscient que Daniel n'est pas comme les autres enfants de son âge. Il éprouve un sentiment de tristesse et d'injustice.

Ce soir-là, Benoît entre dans la chambre de son frère.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— J'écris un poème.

— Pour qui ?

— C'est pas de tes affaires.

Pour Julie.

Nathalie sort des toilettes et vient s'asseoir devant Daniel. Benoît hésite. C'est peut-être le bon moment pour entrer.

« Des cris de goélands deviennent la trame sonore de sa vision allégorique. Roulement de tambour, roulement de tonnerre : il va bientôt pleuvoir. Sur le versant ouest du cimetière, dans la vision de Sarah, Huguette est étendue sur la tombe de Nelligan, à l'ombre des tilleuls. »

1972. Au moment de s'imposer sur la scène littéraire, la poète Huguette Gaulin s'immole par le feu, en laissant ce message : « Vous avez tué la beauté du monde. »

2019. Sarah, jeune comédienne sensible au son et à la couleur des mots ; Benoît, réalisateur à la recherche d'un thème pour un film ; Daniel, son frère, qui passe des heures à la Grande Bibliothèque, raturant et soulignant des vers dans des recueils : tous trouvent entre les lignes de la regrettée poète des fils qui mènent de la poésie à la vie, puis à la mort.



Scénariste et réalisateur, Martin Talbot est l'auteur de *Trop-plein*, paru chez Stanké en 2020. Avec ce deuxième roman, il signe une émouvante réflexion sur la fragilité des créateurs et l'imprévisibilité de leurs processus et de leurs gestes.

